

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 14

Artikel: La culture du blé aux Etats-Unis
Autor: White, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252892>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Je le rattrapai vivement et dans le vestibule, joyeuse, je lui demandai :

— Eh bien, mon petit Paul, ça t'a bien ennuyé ?

— Mais non, vrai... pas tant que ça. Seulement, c'est drôle que ce grand pékin-là te plaise !

24 mars.

Troisième bal des Boucart. Boucart mordille. Avec mon aide, Paul joue son rôle de mieux en mieux. Il prend goût à la danse et valse tout à fait bien.

30 mars.

Dernier bal des Boucart. Boucart mord. Il parlera à papa. Je n'aide plus Paul : il joue son rôle tout seul. Il aime maintenant la valse avec frénésie : ça m'essouffle.

31 mars.

Ca y est. Boucard a fait sa demande. J'ai avoué que je l'aimais. Stupeur de petite mère, colère de papa. On m'a traitée de parjure. Alors pour tout calmer, j'ai assuré que Paul, sur mes instances, se désisterait de ses droits.

Je suis allée le trouver dans la bibliothèque et, gairement, j'ai tendu la main à mon cousin :

— Merci, mon petit

Paul : grâce à toi, j'ai ce que je veux. Je te rends ta liberté.

Il eut un regard furieux et d'une voix brutale :

— Ote ta main ou je te crache dedans !

— Comment ! — m'écriai-je froissée, — tu refuses ma poignée de main ?

— J'exige mieux que ça !

— Je ne te comprends pas.

— Tu me comprends très bien ! — éclata-t-il. — Je me suis laissé entraîner pour rire les premiers soirs ; maintenant, je suis emballé. Je mords en plein. J'en ai assez de chauffer la place aux autres ! J'en ai assez de valser pour le compte de Boucart ! Je veux valser pour mon compte ! Et je ne consens plus à faire le poisson de zinc : je veux être le brochet !!

— Pourtant, mon petit Paul...

— Il n'y a pas de petit Paul. Je ne me désisterai pas. Fallait pas déployer tant de malice ! Tire-toi de là comme tu pourras !

1^{er} avril. Je ne m'en tire pas. Papa jure, Maman pleure, Alfred gémit, Paul hurle. C'est à devenir folle !

Charles FOLEY.

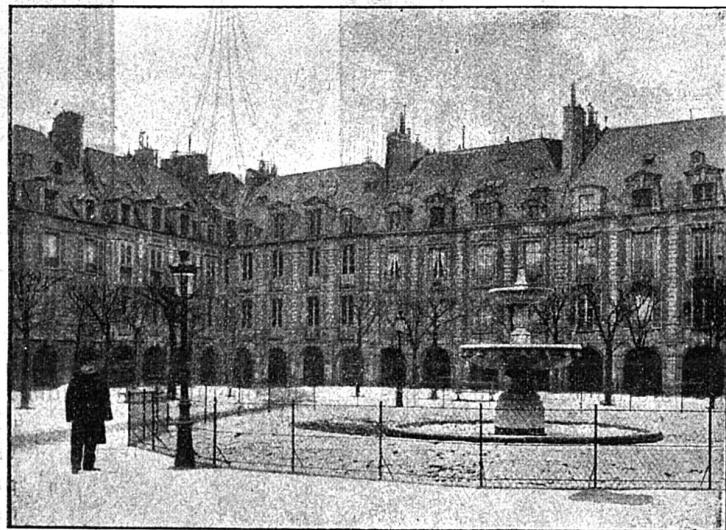
LA CULTURE DU BLÉ aux Etats-Unis

A l'ouest des Etats-Unis, dans des contrées où, il n'y a pas très longtemps, le terrain se donnait encore à qui le demandait, se trouvent des fermes de vaste étendue. Dans les Dakotas, en Californie et dans les Etats extrêmes du nord-ouest de l'Union, ces domaines considérables se consacrent presque exclusivement à la culture du blé. C'est surtout au sud du Manitoba canadien, dans le Dakota du Nord, que se rencontrent les types les plus remarquables de ces exploitations agricoles, désignées dans le vocabulaire local sous le nom de *bonanza farms*. A perte de vue, et cela jusqu'à Canada où l'aspect va se modifier, le voyageur du *Northern Pacific* voit se dérouler de chaque côté de la voie ferrée les vastes et monotones

étendues de blé de la fertile vallée qu'arrose la rivière Rouge (*Red River of the North*). Pas un arpent n'est improductif dans la contrée et un champ inculte semblerait là tout aussi déplacé qu'un terrain vague sur nos grands boulevards parisiens. Maximum de production et minimum de travail humain, telle y est la devise, et c'est le perfectionnement de l'outil agricole qui en permet l'application.

La plupart des propriétaires habitent New-York et les villes de l'Est. Ils laissent le plus souvent la direction matérielle de l'entreprise à un directeur (*manager*) touchant des salaires que ne dédaignerait pas un directeur de compagnie de chemin de fer.

La ferme est généralement divisée en deux ou trois parties, chaque division étant sous la direction d'un *superintendent*. Les divisions ont chacune leur réfectoire et un dortoir, avec fumoir. Deux hommes par cuisine sont occupés exclusivement à la préparation des aliments. Il y a une écurie par division, avec une centaine de chevaux ; nourriture et pansage sont confiés à des grooms chargés de ce service d'un bout de



Place des Vosges à Paris

(+ Maison de Victor Hugo)

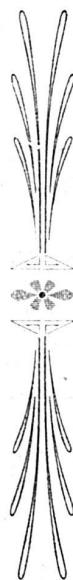
l'année à l'autre. Les machines servant à la division sont remises sous un hangar contenant une dizaine de charrues à quatre chevaux, huit semoirs à quatre chevaux, une demi-douzaine de herses et autant de moissonneuses-lieuses, modèles perfectionnés. Une machine à vapeur par division, pour les battages, complète le gros outillage, les menus ustensiles étant prévus en proportion. Un forgeron et un charpentier sont employés à l'année aux menus travaux de leur compétence. Deux élévateurs pouvant contenir de 20000 à 30000 hectolitres chacun sont placés aux extrémités de la voie ferrée qui traverse généralement l'exploitation. Un bureau central où évoluent le comptable et le directeur est relié par téléphone aux bureaux divi-

celle d'une banque et, au bureau directorial, un téléphone indépendant de celui affecté au service inté-



Nancy : Place de la Carrière.

sionnaires et aux autres points importants de la ferme. Une maison aménagée à la moderne est réservée au comptable et un *home* très confortable, d'où n'est pas



Nancy : Rue de la Constitution.

rieur est relié au télégraphe et met la ferme en communication avec les principaux marchés du monde.

Une opération préliminaire à la culture proprement dite consiste à brûler la vieille paille de la récolte précédente. Ce sont des blés de printemps (*spring wheat*), c'est-à-dire des blés semés au printemps, qui se cultivent surtout dans ces Etats du Nord, et c'est à l'entrée de l'automne précédent, à la faveur d'une journée calme, que cette vieille paille, répartie sur de vastes étendues, a été brûlée pour augmenter la fertilité du sol. Dès octobre commencent les labours. Les charrues employées creusent deux sillons à la fois et l'on attelle à chacune d'elles quatre ou cinq chevaux, suivant la nature des terrains. Quatre semaines peuvent suffire aux labours, mais, dans certaines saisons, ils peuvent prendre jusqu'à six semaines. Toutefois, quels que puissent être les loisirs que leur laissent les intempéries, les hommes en pied ne sont pas payés à la journée, mais au mois; ils reçoivent mensuellement de 20 à 30 dollars (100 à 150 francs), et ont en plus la nourriture, le logement et le blanchissage à la ferme. Ils déjeunent le matin, à cinq heures, et souuent le



Vue générale de Nancy.

toujours exclue une certaine élégance, abrite le maître et sa famille.

Une trentaine de vaches fournissent du lait aux ouvriers, et une cinquantaine de porcs sont aussi engrangés à leur intention avec les produits de la ferme. Un atelier pour les réparations, un magasin pour l'épicerie et un pour les harnais neufs sont attenants au quartier central. La comptabilité est aussi soignée que

les peuvent suffire aux labours, mais, dans certaines saisons, ils peuvent prendre jusqu'à six semaines. Toutefois, quels que puissent être les loisirs que leur laissent les intempéries, les hommes en pied ne sont pas payés à la journée, mais au mois; ils reçoivent mensuellement de 20 à 30 dollars (100 à 150 francs), et ont en plus la nourriture, le logement et le blanchissage à la ferme. Ils déjeunent le matin, à cinq heures, et souuent le



Les Sphinx vivants

soir, à sept heures et demie; ils peuvent habituellement disposer d'une heure à midi. Ces travaux de labours demandent une cinquantaine d'hommes, dont une partie seulement est en pied et reste à la ferme toute l'année. On laboure par files d'une dizaine de charrues disposées en échelon, c'est-à-dire que la seconde charrue, par exemple, est placée en arrière de la première, mais de telle sorte que les sillons creusés par les deux charrues soient parallèles.

Quand le printemps s'annonce, les hommes passent en revue les machines. Ce n'est qu'en mars et même parfois en mai, si la saison est tardive, que les herses font leur apparition au champ. Avec un ciel clément, un homme peut faire de 25 à 30 hectares par jour. Il



Mme Eve Humbert, Mme Marie Daurignac et Mme Thérèse Humbert dans la prison.

a pour cela la direction d'une herse de 7 à 8 mètres et l'hectare est vite hersé.

Vient ensuite l'ensemencement, qui se fait avec des semoirs à quatre chevaux pouvant fournir sur une largeur d'environ 3^m,50. Un hersage transversal a lieu parfois après l'ensemencement, mais ce n'est pas la règle. Un hectolitre de blé à l'hectare est le maximum requis pour l'ensemencement, et l'on prend à cet effet du blé prélevé sur la précédente récolte que l'on a, après un tri tout spécial, nettoyé et conservé jusqu'à là. Les fermiers trouvent plus profitable d'employer comme semence ce grain indigène qui, depuis une vingtaine d'années de culture, s'est adapté au sol et au climat. L'ouvrier qui connaît chaque semoir suit derrière, tout en dirigeant l'attelage. Il parcourt ainsi 30 et même jusqu'à 40 kilomètres dans sa journée.

Après les semaines, les *extras* quittent généralement la ferme pour n'y reparaître qu'à la moisson. Quant aux employés habituels, ils s'occupent entre temps de la rentrée des maïs, des avoines et des fourrages, destinés aux animaux. A l'approche de la moisson, les rembauchages ont lieu. Les travailleurs pris en supplément sont généralement des oiseaux de passage, des chemineaux dont le visage, le plus souvent, est familier à la ferme. Ils commencent, en effet, la moisson dans le Sud, se déplacent comme la saison elle-même en continuant leur montée vers le Nord, et arrivent ainsi jusqu'aux *bonanza* de la Red River. Dans leurs étapes successives à travers le continent américain, ils se font à l'occasion cahoter sur les fourgons à bagages libres que les compagnies de chemins de fer laissent à leur disposition. Ces hommes, industriels et rangés, aux ambitions modestes, ont le plus souvent un domicile pour les mois de chômage dans les grandes cités du Middle-West, à Saint-Louis, à St-Paul, à Chicago ou Milwaukee.

Autrefois, les hommes couchaient à la belle étoile, et la cuisine était préparée en plein champ. La maladie sévissait alors fréquemment dans les équipes au moment de la moisson, ce qui coûtait à l'employeur plus que les frais d'une installation confortable et d'une nourriture saine. Les frais de nourriture sont estimés à 1 fr. 75 en moyenne par jour et par homme. Voici un menu du mois d'août pour l'un des réfectoires d'une ferme du Dakota : bœuf de conserve, pommes de terre à l'anglaise, porc salé, haricots et navets, thé et café, lait, sucre blanc, pain chaud et froid, pickles, fromages et pâtisseries diverses.

Dans les saisons régulières, le repos dominical est réglementaire. Après six jours consécutifs de travail, les fermiers estiment ce repos nécessaire.

Une moisson ordinaire prend une dizaine de jours et commence vers la fin du mois de juillet. Les fermes de quelque importance embauchent à cette époque une centaine de moissonneurs supplémentaires, et certains ouvriers habiles touchent jusqu'à 60 francs par semaine. Avec les chemineaux arrivent alors dans la vallée des trains complets de nouvelles machines. Les fermiers du Dakota en font charger par wagons. Quelques-uns d'entre eux n'ont pas même de remises; ils estiment que l'on peut, avec l'argent des réparations, l'intérêt de cet argent et les pertes de temps résultant de l'emploi d'une machine commençant à s'user, acheter deux machines neuves.

La moisson se fait avec des moissonneuses-lieuses à trois et quatre chevaux, rejetant les gerbes à gauche, de façon à faciliter le travail de la main droite aux ouvriers chargés de la mise en tas. On ne met guère les quatre chevaux que dans des temps humides; le plus souvent, trois suffisent. Des couvertures les protègent et contre le soleil aux rayons ardents, et contre les moustiques.

(A Suivre).

D'après A. WHITE.

